

Le Monde

« Peter Doherty : Stranger in My Own Skin », sur Canal+ Docs : l'angelot de la déglingue

Le parcours chaotique de la rockstar britannique, riche de fulgurances artistiques et de frasques, ainsi que sa lutte gagnée contre les démons de l'addiction sont au cœur du documentaire de Katia de Vidas.

Par Stéphane Davet

Publié le 19 février 2024 à 20h53,



Pete Doherty lors d'un concert, extrait du documentaire « Stranger in My Own Skin » (2023).
FEDERATION STUDIO FRANCE-WENDY PRODUCTIONS

DOCUMENTAIRE

A l'aube des années 2010, des bookmakers anglais pariaient avec cynisme sur qui, d'Amy Winehouse ou Peter Doherty, succomberait le premier aux excès de la toxicomanie. Si la chanteuse soul londonienne perdit cette course tragique, le 23 juillet 2011, à l'âge de 27 ans, son ami et compatriote rockeur a survécu à la spirale autodestructrice qui accompagnait ses débuts frénétiques au sein des Libertines ou des Babyshambles.

Ce parcours chaotique, riche de fulgurances artistiques et de frasques, et cette lutte finalement gagnée contre les démons de l'addiction sont au cœur du documentaire *Peter Doherty. Stranger in My Own Skin*, réalisé par Katia de Vidas et diffusé sur Canal+ Docs, lundi 19 janvier.

Si *Amy*, le film qu'Asif Kapadia avait consacré, en 2015, à Amy Winehouse, mettait en scène une multitude de témoignages, ce documentaire de 90 minutes de la cinéaste, musicienne et aujourd'hui compagne de

Doherty, Katia de Vidas, s'est construit principalement à partir des 200 heures de rush recueillies par celle-ci au côté du rockeur, au gré de presque dix années de tournage.

À l'initiative de Christian Fevret, cofondateur du magazine *Les Inrockuptibles*, qui avait convaincu le chanteur de se laisser filmer, celle qui était alors étudiante en cinéma avait commencé à suivre l'angelot de la déglingue en 2004.

À l'époque, son premier groupe, The Libertines, implose, après avoir enflammé la scène britannique le temps de deux albums – *Up the Bracket* (2002), *The Libertines* (2004) – ravivant le panache rock insulaire. Furia punk et intuition mélodique, hymnes ébouriffés et délicatesse émotionnelle, s'accompagnent dès le départ d'excès qui régulent les rubriques et faits divers des tabloïds.

Tourmente, coulisses, silence

La caméra embarquée saisit d'abord Doherty et son nouveau groupe, Babyshambles, au milieu de cette tourmente, dans l'atmosphère erratique des concerts, des répétitions ou tentatives d'enregistrements. Puis dans l'intimité des coulisses et des nuits blanches, dans le silence retrouvé de chambres ou de maisons au désordre infini.

La parole et les angoisses se libèrent. L'icône du retour du « sex, drugs and rock » se confie sur son enfance, sa vie de fils de militaire, ballotté de baraquement en caserne, marqué par ces cloisonnements de barbelés et la discipline paternelle. En réaction, il construit un imaginaire nourri de rock, de poésie et de littérature. Un idéal de bohème rimbaldienne, en quête d'absolue liberté et d'altération des sens.

La proximité croissante de la caméra est aussi confrontée à la réalité trash des seringues et des séances de shoot. La bouille malicieuse de cette figure romantique, qui forma un couple destroy avec la top-modèle Kate Moss, s'éteint dans des regards perdus, chancelant dans la nudité de son corps frêle « étranger dans sa propre peau ». Il frôle un destin à la Sid Vicious (1957-1979) ou à la Kurt Cobain (1967-1994), tente de se battre contre ses addictions, se confronte à la violence de la vie carcérale.

Fêlures et franchise attachantes

Impudique, parfois jusqu'à la complaisance, le film capte aussi l'humour, les fêlures et la franchise attachantes d'un artiste conscient de ses démons. Au-delà des classiques des Libertines (*What a Waster*, *Don't Look Back Into the Sun...*), la bande-son saisit une voix et une plume habitées de moments de grâce, même si on assiste finalement à peu de vrais moments de création.

Au fil du temps, on sent le regard de la réalisatrice s'attendrir en un regard amoureux, au risque de perdre la distance nécessaire à la finalité documentaire. La matière recueillie n'en est pas moins rarissime dans l'histoire filmée de la pop. Jusqu'à cette ultime cure en Thaïlande (dont la chronique traîne en longueur), qui sera finalement la bonne.

Le musicien et la cinéaste, devenus un couple, partent s'installer en bordure des falaises d'Étretat, en France, pour une vie plus apaisée, mais productive. Comme l'ont prouvé récemment un excellent album de Doherty, *The Fantasy Life of Poetry & Crime* (2022), réalisé en duo avec le Français Frédéric Lo ; une autobiographie, écrite avec Simon Spence, *A Likely Lad*, tout juste traduite en français (Un garçon charmant, 476 pages, 22,50 €, Le Cherche Midi) et une tournée de reformation des Libertines, qui passera par Paris, le 29 février, au festival Les Inrocks. Avant que le groupe ne publie un nouvel album, *All Quiet on the Eastern Esplanade*, le 29 mars.

Peter Doherty : Critique de Stranger In My Own Skin – les moments d'honnêteté sont tout à fait saisissants

★★★★☆



📷 Quelque chose de la nuit... Pete Doherty : Stranger In My Own Skin. Photographie : Médias Dazzler

Le film intime, rapproché et personnel de l'épouse de Doherty sur la relation compliquée de la star avec les drogues dures manque peut-être d'analyse – mais la véritable mise à nu de l'âme est captivante



[Rebecca Nicholson](#)

dim. 18 février 2024

Peter Doherty : Stranger In My Own Skin est le troisième film sur Doherty à sortir sur les écrans ces derniers temps. On attend toute la journée un documentaire sur la vie mouvementée d'un leader des Libertines, etc. Il y a eu un film sur Channel 4 sur la mort encore non résolue de Mark Blanco, après qu'il ait assisté à une fête à la maison avec Doherty en 2006, puis en novembre, Louis Theroux a tourné son regard sans relâche vers la nouvelle vie de Doherty en France, où il vit avec sa femme (depuis 2021), Katia de

Vidas. *Stranger In My Own Skin* est sorti au cinéma à peu près au même moment, mais vient tout juste de faire son chemin à la télévision. Il raconte l'histoire très intime des addictions de Doherty au fil des décennies, à partir d'images personnelles et sans faille qui s'accumulent depuis 2006. Il se doit d'être très intime : il a été réalisé et principalement filmé par De Vidas.

De toute évidence, c'est un film pour les fans, et ce qu'il gagne en intimité, il le perd en objectivité et en perspective. Quiconque s'attend à une répétition du regard microscopique de Theroux ne le trouvera pas ici. Des sections entières s'attardent sur les peintures et la poésie de Doherty, ses nombreux projets parallèles et sur l'adoration qu'il a suscité au fil des années. En fait, cela commence de manière peu prometteuse, nous entraînant dans le récit avec une voix off poétique et fleurie de Doherty, qui dit qu'« il n'y a pas d'histoire soignée et arrangée ». Quiconque atteint la durée d'exécution de deux heures à ce stade peut se demander s'il a l'estomac pour 120 minutes de ce genre de chose. Il traverse les débuts des *Libertines*, puis la rémanence des *Babyshambles*, dans les 20 premières minutes, et fait un bon travail en capturant ce qui était si magnétique et excitant à cette époque. Au risque de ressembler à James Murphy dans *Losing My Edge*, l'ode intemporelle au vieillissement de LCD Soundsystem, j'étais là (au moins pour une partie), et c'était vraiment passionnant, désordonné et vibrant. Je ne suis pas sûr que ce soit les Beatles à Hambourg, comme le suggère James Endecott, ancien représentant de Rough Trade A&R, dans ce film, mais c'était définitivement un moment.

Il ne s'agit cependant pas ici des jours de gloire, mais plutôt du chaos sans gloire autour de la relation de longue date de Doherty avec les drogues dures, qu'il décrit sans jamais adoucir le choc. De Vidas a commencé à le filmer à Paris en 2006, bien après le début de sa dépendance et quelques années après la première rupture des *Libertins*. Doherty était entré et sorti de prison, et personne ne savait s'il se présenterait à un concert. Il décrit avoir réalisé pour la première fois qu'il était accro à l'héroïne et, le plus souvent, dans les séquences historiques présentées ici, il est agité et branché, ou somnolent et bave. Il y a des images explicites de lui en train de se droguer. On se demande si, avec tous les discours sur la liberté et le talent artistique de Wilde, de Dostoïevski et de son bien-aimé James Joyce, sur l'étrange nostalgie inhérente au fait d'appeler l'héroïne « laudanum, opium », il y aura un risque, voire un glamour, puis au moins romantiser sa dépendance, l'érigeant en sorte de hors-la-loi social. Dans l'ensemble, je ne pense pas que cela romantise la situation. C'est tellement désespéré et horrible que le plus souvent, tout semble très triste. Le voir dans cet état, alors qu'il retarde et retarde son départ en cure de désintoxication en Thaïlande avec juste « un sac de plus », est vraiment sinistre.

Theroux semblait avoir un amour continu pour et pour tout ce que la consommation de drogue représente pour Doherty, peut-être même encore, mais ce film a tendance à éviter toute analyse plus approfondie de ce type. Il montre une vie de dépendance, mais ne s'intéresse qu'aux sujets les plus intéressants sans jamais vraiment les suivre jusqu'au bout. Il parle brièvement de sa relation difficile avec son père militaire, de ses années dans les tabloïds, et même un peu de la prison, mais ces intermèdes lucides dérivent généralement dans l'éther, à moitié formés, serpentant vers un autre. peinture, poème ou chanson.

À cet égard, cela peut être une surveillance frustrante. Vous finissez par vouloir un œil plus objectif, une vue plus ciblée qui peut passer au crible les heures et les heures de séquences et les amener à quelque chose de moins rêveur et abstrait. Mais ensuite, quand l'honnêteté et la perspicacité surviennent, c'est saisissant. Une scène dans laquelle Doherty revient à l'héroïne et reconnaît qu'il sait qu'il est sur le mauvais chemin et qu'il

a peur de mourir est frappante – d'autant plus qu'il a demandé qu'elle ne soit pas filmée. Le fait que De Vidas l'ait filmé est l'un des avantages d'être proche et personnel. Des années plus tard, dans ce qui semble être son rétablissement, le fait qu'il ait pu aller au-delà constitue un étrange symbole d'espoir.

« Stranger in my own skin » : Pete Doherty, l'enfant terrible revenu de l'enfer

[Accueil](#) [Culture](#) [Musique](#)



Pete Doherty et sa femme Katia de Vidas, réalisatrice du documentaire « Stranger in my own skin ». © Crédit photo : EMMANUEL DUNAND/AFP

Par Sudouest.fr avec AFP
Publié le 19/02/2024

Le documentaire « Stranger in my own skin », réalisé par sa femme Katia de Vidas, revient sans tabou sur les années d'errance et de drogues dures de Pete Doherty, leader des Libertines

« On est fiers et contents », glisse en français Peter Doherty, enfant terrible du rock anglais, à propos d'un documentaire choc et émouvant sur sa traversée des addictions, réalisé par Katia de Vidas, devenue sa femme. L'actualité est chargée pour le musicien, entre la version française de ses mémoires, « Un garçon charmant », jeudi au Cherche-Midi (la version anglaise, « A likely lad », est parue en 2022), et un nouvel album des Libertines, son groupe, « All Quiet on the Eastern Esplanade », reporté au 29 mars.

Mais quand on rencontre le chanteur et guitariste à Paris, au côté de son épouse, c'est pour parler de « Stranger in my own skin » («Etranger dans ma propre peau »), documentaire qui sera diffusé le 19 février sur Canal+ Docs. À partir de plus de 200 heures de rushes sur près de dix ans, Katia

de Vidas a tiré un film de 90 minutes. Rarement l'addiction aux drogues dures et la lutte pour s'en sortir ont été montrées si frontalement chez un chanteur.

« Pour moi, c'est plus que ça, ça parle de créativité, d'une enfance stricte, du poids du succès, mais, oui, inévitablement de l'addiction, pour que plus de gens comprennent », explique la réalisatrice et musicienne.

Cure de désintoxication en Thaïlande

On y voit donc un Doherty angélique, déclamant un poème quand l'industrie du disque l'honore. Et un Doherty dévoré par ses démons, ballotté par le chaos. C'est lui qui demande à celle qui n'était alors qu'une présence familière de le filmer seringue en main. « Je me shootais depuis 7 ou 8 ans et, comme tous les junkies, à force, on perd ses veines, elles sont détruites, et, ce jour-là, j'en avais trouvé une », commence-t-il. « C'était comme une opération militaire menée à bien. C'est tellement triste et tragique mais c'était la fête après deux semaines de recherches. »

Le documentaire se termine avec une cure de désintoxication en Thaïlande, étape décisive vers la délivrance. « À Paris et Londres, on trouve trop de drogues en claquant des doigts. Là, je ne me suis enfui qu'une nuit à Bangkok, le reste du temps, ils étaient durs et veillaient sur moi, ils savaient que je pouvais promouvoir leur centre », déroule-t-il. Tout fier de montrer ses veines réapparues sur ses avant-bras, signe de sa rédemption.

Grand enfant

Il n'y aura pas d'épisode II. Katia de Vidas a cessé de filmer quand ils sont devenus un couple. Les époux, qui vivent désormais du côté d'Étretat, dans le nord-ouest de la France, travaillent sur un projet de fiction. Et Doherty, 44 ans, s'attelle à la musique d'un film du cinéaste français Xavier Beauvois, « La vallée des fous ». Comme un grand enfant, il conclut l'entretien en sautant d'un sujet à l'autre : « Xavier vit dans le village voisin et a un âne qui s'appelle Gabin. D'ailleurs, un de mes films préférés, c'est « Le quai des brumes » avec Jean Gabin ».

« Stranger in my own skin » (chanson des Babyshambles, autre groupe de Doherty) ne s'attarde que sur lui. Pour le reste, sa liaison avec Kate Moss ou sa complicité avec Amy Winehouse, le musicien se confie sans fard et avec humour dans « Un garçon charmant ». « C'était objectivement une bonne photo », y lâche-t-il quand, un jour, le tabloïd britannique Sunday Mirror titre « Le nouvel amour de Kate Moss est un junkie ! » avec un cliché de lui en train de fumer de l'héroïne.

«STRANGER IN MY OWN SKIN» : LE DOCUMENTAIRE SUR LA DESCENTE AUX ENFERS DE PETE DOHERTY BIENTÔT DIFFUSÉ SUR CANAL+



Aujourd'hui, Pete Doherty et sa femme vivent du côté d'Etretat, dans le nord-ouest de la France, et travaillent sur un projet de fiction. [Emmanuel DUNAND / AFP]

Par CNEWS avec AFP

Publié le 15/02/2024

Tout au long de sa carrière, Pete Doherty a défrayé la chronique. Pendant dix ans, le rockeur britannique a été filmé dans son intimité, résultant d'un documentaire sur sa vie qui sera diffusé le 19 février sur Canal+ Docs.

Des images inédites. Pete Doherty ne s'est jamais caché d'avoir été addict à la drogue. Pendant dix ans, le rockeur britannique a été filmé dans son intimité par Katia de Vidas, qui est par la suite devenue sa femme. Avec plus de 200 heures d'images, Katia de Vidas a réalisé un documentaire de 90 minutes appelé «Stranger in my own skin» («Étranger dans ma propre peau» en français, ndlr). Il sera diffusé le 19 février sur Canal+ Docs. Un film sur la vie tumultueuse de l'artiste avec un focus tout particulier sur sa descente aux enfers liée à son addiction pour la drogue.

«Pour moi, c'est plus que ça, ça parle de créativité, d'une enfance stricte, du poids du succès, mais, oui, inévitablement de l'addiction, pour que plus de gens comprennent», a expliqué la réalisatrice et musicienne. «Si tu montres le meilleur, il faut montrer le pire», ajoute Katia de Vidas.

FILMÉ SERINGUE À LA MAIN

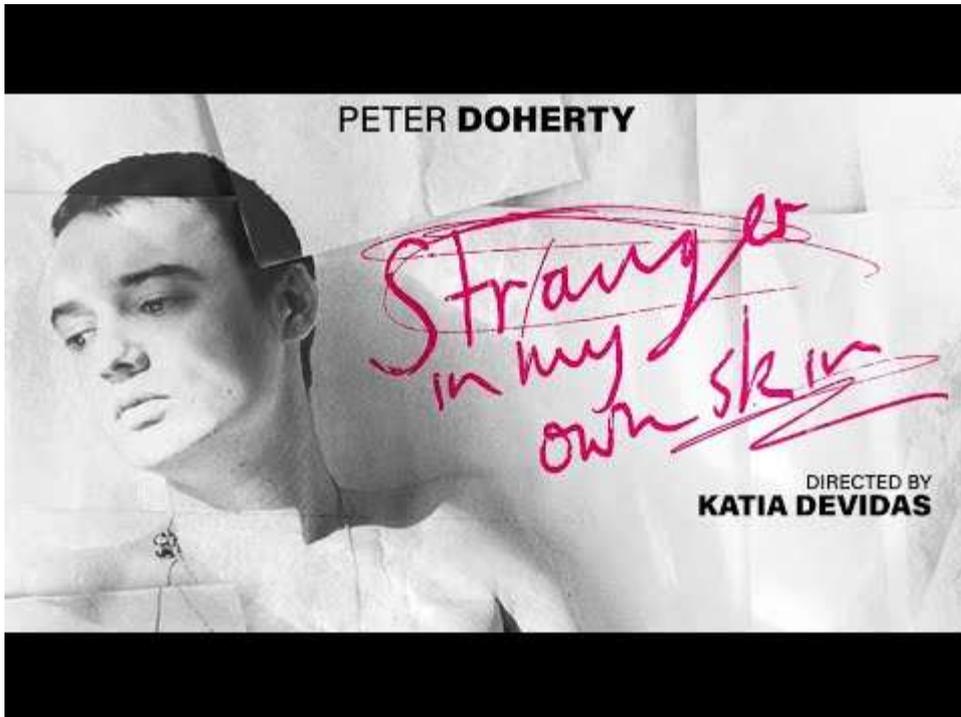
Dans «Stranger in my own skin», Pete Doherty est transparent sur sa prise de drogue. C'est même lui qui a demandé à la réalisatrice de le filmer lorsqu'il s'apprêtait à se shooter : «Je me shootais depuis 7 ou 8 ans et, comme tous le junkies, à force, on perd ses veines, elles sont détruites, et, ce jour-là, j'en avais trouvé une», explique le musicien anglais.

Le documentaire se termine avec une cure de désintoxication en Thaïlande, étape décisive vers la délivrance : «À Paris et Londres, on trouve trop de drogues en claquant des doigts. Là, je ne me suis enfui qu'une nuit à Bangkok, le reste du temps, ils étaient durs et veillaient sur moi, ils savaient que je pouvais promouvoir leur centre», raconte-t-il tout fier de montrer ses veines réapparues sur ses avant-bras, signe de sa rédemption.

Aujourd'hui, Pete Doherty et sa femme vivent du côté d'Etretat, dans le nord-ouest de la France, et travaillent sur un projet de fiction.

PLACEMENT LIBRE

FILMS, THEATRE ET CONCERTS



CINÉMA DOCUMENTAIRE INTERVIEW SORTIE VOD

PETER DOHERTY : STRANGER IN MY OWN SKIN

Fruit de dix ans de travail et 200 heures de rush, le documentaire signé Katia deVidas nous raconte le parcours de Peter Doherty et sa lutte pour guérir de ses problèmes d'addiction.

By JuanluFR / février 18, 2024

Spoiler: ceci n'est pas un documentaire sur le rock. Monté à partir de plus de 200 heures de rush tournés pendant dix ans, le documentaire signé Katia deVidas nous raconte le parcours d'une personne qui lutte pour guérir d'une maladie. En l'occurrence il s'agit de Peter Doherty, une rock'n'roll star et la maladie est l'addiction aux drogues.

Il démarre avec des images de Peter emplâtré par l'artiste Nick Reynolds lors de la création d'une sculpture de lui crucifié, grandeur nature, pour enchaîner avec des détails de son enfance.

Fils d'un père militaire, il subit une éducation stricte, puis sa jeunesse rebelle, sa passion pour l'art, la littérature, la popularité, la gloire ... et la descente aux enfers. Ses peurs, ses doutes, ses moments de faiblesse, et surtout le (long) processus de guérison qui nous emmène avec lui jusqu'en Thaïlande.



Crédit photo

: Stéphanie Boillon / Justphotographie

Pendant ce temps-là, nous sommes également les témoins discrets du lien d'amitié, d'intimité qui se crée petit à petit entre les deux artistes, toujours montré d'une façon très pudique et sincère. Au point que les rushs s'arrêtent lorsque la relation devient solide. Comme nous l'explique Katia deVidas lors de notre rencontre, la caméra n'avait plus lieu d'être entre eux, à ce moment-là.

A ce jour, ils sont mariés, heureux parents d'une petite fille, Billie-May, et ont deux pas si petits chiens, Gladys et Zeus.

Deuxième spoiler : Le documentaire s'achève avec un happy ending plein de nouveaux projets dont un nouvel album de **The Libertines** « All Quiet on the Eastern Esplanade » prévu pour le 8 mars 2024.

Une Création Documentaire CANAL+DOCS

Documentaire de 90 minutes

Réalisé par Katia deVidas

Produit par Wendy Productions et Federation Studio France (Myriam Weil)